

Collections : une bien étrange passion

Elles renvoient tout un chacun à son besoin de posséder pour être heureux et parfois même trouver un sens à sa vie.

PASCALLE SENK

DÉSIRS C'est à l'occasion d'une grave crise professionnelle qu'Alex Shear s'est mis à rassembler autour de lui toutes sortes d'objets issus de la « candide Amérique des années 1950 » : pots de moutarde géants et abris antiatomiques, poupées Barbie et pinces à cheveux Flamingo par centaines, mixeurs... Sa collection, elle-même composée de centaines de sous-collections, atteint plus de cent mille pièces à ce jour. Interrogé par l'essayiste Philipp Blom dans son *Histoire intime des collectionneurs* (Éd. Payot), il avoue : « Ces trucs étaient si purs, si beaux du fait de leur honnêteté et de leur intégrité, autant de choses que je ne distingue pas chez les humains. Je me suis construit un monde parfait. » Et évoquant ses amis ou collègues vis-à-vis desquels il s'était senti trahi lors d'un procès contre son entreprise, il avoue : « J'ai échangé les gens contre ces trucs-là. »

L'activité de collecter comme compensation d'un manque d'amour ? Freud parlait à son propos d'un « déplacement ». « En tout cas, cette passion fonctionne véritablement comme une passion amoureuse, affirme le psychiatre Michel Laxenaire, coauteur avec Jacqueline Verdeau-Paillès de *La Folie à l'Opéra* (Éd. Buchet-Chastel) et qui a longtemps étudié la psychologie du collectionneur. On y retrouve la tension intérieure vers un but unique, un penchant exclusif pour une seule catégorie d'objets, une véritable détresse intérieure en cas de perte de ces ob-

jets. « J'en ai connu de tous les horizons, de tous les pays », constate Lambert Fligny.

Certes, le coût matériel de ce qui les fait courir n'est pas identique : entre celui qui chasse les boîtes de camembert et celui qui collectionne les moteurs d'avion, l'investissement financier n'est pas le même. Mais l'art de la collection à le pouvoir de transcender la valeur matérielle de l'objet. « Même trivial, l'objet devient objet d'art à usage personnel, constate Michel Laxenaire. Qu'il s'agisse de sucres emballés ou de vieux appareils photo, ceux-ci sont transfigurés par la magie du désir de celui qui les collectionne. Pour lui, ils deviennent aussi significatifs et valorisés que des tableaux de maître. »

De plus en plus sélectifs

Une valorisation qui, parfois, finit par se convertir en argent trébuchant. « Quand les objets désirés par un seul sont un jour désirés par tous, ils acquièrent une valeur sans commune mesure avec ce qu'ils valent réellement, constate le psychiatre. Leur prix monte car c'est le

prix du désir, d'un désir artificiellement dirigé sur eux. »

La production de masse et l'hyperconsommation actuelles épuisent-elles l'âme des collectionneurs ? « Pas le moins du monde, constate Lambert Fligny. Et bien au contraire, ils surfent sur le désir des accros, en proposant notamment des produits marketés et conçus pour rentrer dans des collections, comme la *énième version de ce disque des Beatles, par exemple, présenté dans un nouveau coffret*, etc. Mais les collectionneurs, pour s'en sortir, deviennent de plus en plus sélectifs. Ils choisissent des thèmes de plus en plus serrés. Ainsi, je connais un collectionneur qui recherche tout ce qui est en rapport avec un seul album de Michael Jackson, « Thriller ». Versions japonaises, making of du clip, pochettes successives... Rien d'autre ne l'intéresse. »

Folie douce, la passion des collectionneurs, lorsqu'elle devient à ce point personnelle, deviendrait donc presque sensée. ■



« Qu'il s'agisse de sucres emballés ou de vieux appareils photo, ceux-ci sont transfigurés par la magie du désir de celui qui les collectionne »

Objets

On surfe aujourd'hui sur les attentes des accros avec des produits marketés

jets ou d'un échec à les obtenir. » Le psychiatre y voit cependant une différence notable, c'est que l'objet d'amour n'est pas un être humain mais un timbre, un livre ou un bibelot. Un amour le plus souvent solitaire lorsqu'il devient extrême, et qui n'est pas loin de rappeler certaines formes d'onanismes. Dans de nombreux cas, c'est seulement à leur mort qu'on découvre les splendides collections rassemblées dans un lieu plus ou moins caché par ceux qui préféreraient jouir tout seuls de leurs acquisitions.

« Les collectionneurs n'aiment pas trop se rencontrer, confirme Lambert Fligny, créateur d'un site marchand de disques rares qui attire les fous de vinyle et de pochettes internationales, et qui se considère lui-même comme un collectionneur « plutôt rétabli » (www.capricorde.com). Les transactions par Internet marchent bien, car les relations entre ces passionnés sont quand même tendues. » Pour chacun, il s'agit en effet de déguster la pièce que l'autre n'aura pas. « L'émulation et la compétition caractérisent le côté relationnel du collectionneur, analyse Michel Laxenaire. L'esprit de compétition l'arrache à ce qui pourrait prendre l'aspect d'un « vice solitaire ». » Cependant, il est une égalité de base entre tous ces dingues d'objets : l'amour de la collection se moque des classes socia-

DANIELLE RAPOPORT est psychosociologue et directrice de DRC, cabinet d'études des modes de vie et de la consommation.

LE FIGARO. - Qu'est-ce qui différencie le collectionneur d'un simple consommateur ?

Danielle RAPOPORT. - Il est dans une recherche, il suit une ligne directrice alors que dans notre société de consommation beaucoup sont dans un rapport aux marchandises plus hasardeux, et souvent axé sur la futilité. Dans le contexte de surchoix qui est le nôtre, beaucoup d'objets n'ont aucun sens. D'ailleurs, le bonheur lié au consumérisme est passé de mode. Dans les années 1960, nous vivions l'euphorie d'exister à travers tous ces appareils électroménagers, ces voitures qui incarnaient une certaine vision du progrès, un progrès à la fois individuel mais aussi collectif dans cette période d'après-guerre. Aujourd'hui, la production de masse banalise nos acquisitions. Les collectionneurs sont peut-être les seuls à éprouver réellement une excitation, un plaisir extrême quand ils se procurent de nouvelles pièces manquantes à leur collection.

Mais les objets comblent quand même encore certains de nos désirs ?

Toujours partiellement. Soit nous sommes dans une recherche de statut, de valorisation de soi et alors nos acquisitions nous permettent de trouver une satisfaction narcissique dans l'avoir ; soit nous installons un rapport utilitaire aux objets et nous les valorisons à travers ce que nous en faisons. C'est particulièrement saillant avec les tendances au développement durable et au recyclage, ou la mode du vintage : nous donnons une seconde vie à toutes ces choses inanimées ! Le collectionneur, lui, dans sa version non pathologique bien sûr, introduit un rapport avec les objets fondé sur l'esthétisme et le sens. Il les réunit et il les accueille, comme l'indique l'étymologie latine (*colligere*).

Perdurerait-t-il dans notre société de production de masse ?

Je le crois. D'abord parce que l'homme a toujours collectionné, depuis la nuit des temps. On oublie trop souvent que l'état d'humain suppose un rapport aux objets, aux outils, très particulier. Fragile, né dépendant, l'homme sans



Danielle Rapoport : « Nous donnons une seconde vie à toutes ces choses inanimées ! » DR

griffes et sans pelage s'est lancé dans la fabrication et la collecte de ce qui lui manquait. Mais surtout le contexte actuel renvoie chacun à une angoisse

profonde de perdre son statut, son travail, et les collections permettent de construire un cadre, de se redonner une identité, et surtout de pallier la problématique du manque.

L'art de collectionner comme thérapie anticrise ?

Absolument ! Avec cet avantage qu'il le collectionneur sur le commun des mortels : lui sait quelle pièce lui manque alors que l'individu lambda ne sait pas ce qui va lui manquer. Il lui est difficile de se projeter dans l'avenir avec tous ces hyperchoix contre lesquels vient buter son désir ; c'est pour cela qu'aujourd'hui le vintage ou la nostalgie (voyez les publicités utilisant l'image de Bardot ou de Delon jeunes) marchent si bien.

Le collectionneur, lui, trouve un réconfort dans ses collections. Il pense qu'un jour il aura tous les éléments qui lui manquent. Cela donne énormément de sens à sa vie. Les retraités, les oisifs notamment peuvent en tirer beaucoup de réassurance et de sens. Et en plus, toutes ces pièces patiemment rassemblées pourront un jour être transmises. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR P.S.

«Une forme de réconfort et de réassurance»

Les pys servent-ils vraiment à quelque chose et à quelqu'un ?

ILS SONT consultés par tout un chacun pour les petits ou grands maux de l'âme, réquisitionnés pour évaluer le degré de responsabilité des criminels, et de façon générale de plus en plus invités à donner leur avis sur tout et n'importe quoi. Qu'ils fascinent ou irritent, les pys (grande famille

hétérogène comprenant psychiatres, psychologues, psychanalystes, etc.) sont indiscutablement devenus des interlocuteurs obligés des débats de société. « Je crois m'être exprimé publiquement à peu près sur tous les sujets de la création, des mannequins anorexiques aux insomnies rebelles en passant par le placebo, les mécanismes de l'envie, de la séduction, des abus médicamenteux, des scènes de ménage, le rire, les larmes... », s'amuse le D^r Patrick Lemoine en préambule de son dernier ouvrage. *À quoi sert vraiment un psy ?* aux éditions Armand Colin. Pour répondre à cette question pertinente et impertinente, le psychiatre lyonnais, praticien et auteur reconnu, a puisé autant dans l'histoire de la médecine mentale

que dans son expérience personnelle. Chapitre après chapitre sont ainsi égrenées ce qu'il considère comme les fonctions essentielles de son métier. « Le psy (chiatre) sert en tout premier lieu à s'insurger pour protéger les plus vulnérables de nos frères, les malades mentaux. Parfois même contre certains autres psychiatres. Tout psychiatre devrait être un résistant », estime Patrick Lemoine, rappelant des périodes méconnues du XX^e siècle où ces malades pas comme les autres ont été exploités par l'institution asilaire, voire sacrifiés en temps de guerre. Dans un registre moins dramatique, l'auteur s'attarde sur un autre constat à méditer par tout citoyen : « Un grain de folie git en chacun de nous ; une part de raison est en chaque aliéné. » De fait,

explique-t-il, « tout le monde, toutes les nuits, fait l'expérience de la folie. Il n'est que de penser aux scénarios échevelés, surréalistes, parfois scabreux, voire scandaleux ou criminels de certains de nos rêves (...) pour comprendre que chacun d'entre nous, après environ quatre-vingt-dix minutes de sommeil, est complètement fou. » Sans compter les états hallucinatoires ou paranoïaques induits par certaines substances illicites chez tout individu. Face à ces frontières peu étanches entre le normal et le pathologique, le psy sert aussi, selon Patrick Lemoine, à « dire qui est fou et qui ne l'est pas ». Malgré les outils de la psychiatrie moderne, la tâche reste parfois ardue. Les classifications DSM des troubles mentaux ont l'avantage de donner un langage commun aux

professionnels du monde entier, note le psychiatre, mais présentent un inconvénient majeur : « Elles sont si rassurantes dans leur pseudo-objectivité que les générations montantes de psychiatres s'en servent comme de paravents qui les protègent en ne faisant un objet scientifique. » Premier opus d'une nouvelle collection thématique consacrée aux passions et aux métiers. *À quoi sert un psy ?* est un petit livre agréable à lire et instructif, avec des passages émouvants et de belles (et parfois drôles) histoires de malades. Quelques coups de griffe aussi : aux psychanalystes notamment ; et aux responsables de santé qui restent sourds aux injustices dans l'organisation des soins en psychiatrie et à la crise de la profession.

le plaisir des livres

PAR LE D^r SANDRINE CUBAT

